

# Métaphore du cafard ou discursivité du génocide dans le style de Scholastique Mukasonga



**Arsène Elongo**

Université Marien, Ngouabi, Brazzaville  
Département de langue et littérature françaises  
elongoarsene@gmail.com

Reçu le 25-06-2013/Évalué le 20-10-2013/Accepté le 13-03-2014

## Résumé

Le présent article aborde un procédé de la stylistique, la métaphore, et en l'occurrence celle du cafard, dans *Notre Dame du Nil* et dans *Inyenzi ou les cafards*. Ces romans de Scholastique Mukasonga apportent une contribution parmi les écrits de la Négritude, celles de défendre le droit d'existence d'un peuple, celui des Tutsi persécutés par les Hutu, celles de véhiculer un message de réconciliation ethnique entre les trois groupes de population rwandaise : Hutu, Tutsi et Twa. Notre romancière organise l'écriture narrative à travers la métaphore populaire et nationale pour comprendre les problèmes de l'Afrique indépendante et moderne, ces problèmes sont tissés autour des conflits armés, des guerres ethniques, des pouvoirs dictatoriaux, de la pauvreté et du génocide rwandais ou des Tutsi du Rwanda de 1994. La métaphore du cafard sera abordée comme cause et conséquence du génocide, du fait qu'elle serait une idéologie de la haine raciale et culturelle contre les Tutsi.

**Mots-clés :** métaphore, cafard, dérive, déconstruction identitaire

**Metaphor of cockroach or seeds of genocide in Our Lady of the Nile Scholastica Mukasonga**

## Abstract

This article discusses a method for the stylistic metaphor cockroach in *Our Lady of the Nile* and *Inyenzis or cockroaches*. These novels Scholastica Mukasonga make a contribution from the writings of Negritude, those defending the right to life of a people, the persecuted Tutsi by Hutu, they convey a message of reconciliation between the three ethnic groups of the population Rwanda: Hutu, Tutsi and Batwa. Our hosts novelist writing narrative through popular and national metaphor for understanding the problems of independent and modern Africa, these issues are woven around armed conflicts, ethnic wars, dictatorial power, poverty and the Rwandan genocide 1994. The metaphor of the cockroach will be discussed as a cause and consequence of the genocide, because it would be an ideology of racial and cultural hatred against the Tutsis.

**Keywords:** metaphor, cockroach school drift, deconstruction of identity

## 1. Cadre théorique du métaphorisant cafard dans les écrits africains

La nature animale offre souvent à l'homme une double variante des images métaphoriques, celles qui valorisent une qualité et celles qui condamnent un défaut ou un vice

ou celles qui véhiculent une idéologie ou une croyance primitive. Dans le contexte africain, la métaphore serait une arme de la superstition et de l'injure. Par exemple, l'un des personnages de Jean-Baptiste Tati Loutard considère ses confrères journalistes comme des cafards, comme l'indique cet énoncé : « *Des journalistes d'une formation douteuse* avaient pris la tête des principaux services et s'étaient emparés des micros. Dozock n'avait pas envie de revoir tant *de cafards qui y proliféraient*. Leur furetage lui répugnait irrémisiblement. » (Tati Loutard, 2006 :35). Si on analyse la métaphore du cafard, on constate que le rapport analogique « journalistes/ cafards suggère un sème connotatif et négatif. Ainsi, la plupart des insectes (la mouche, le moustique, le cafard) forment des métaphores dévalorisantes ou négatives, du fait que leur sème négatif sert à souligner un acte barbare pour symboliser un comportement de l'autre. Dans *Le Bel immonde*, l'un des personnages de V. Y Mudimbe considère une femme comme une mouche désagréable : « Il la regardait, tranquille, comme si elle n'était qu'une *petite mouche désagréable* » (Mudimbe, 1976 :120). Les analogies entre les hommes et les insectes servent chez les écrivains à construire les défauts ou les vices d'un personnage héroïque. On suppose que le rôle du romancier est de créer les sèmes identiques entre l'univers de l'homme et celui de l'animal, ainsi, Jean-Pierre Makouta Mboukou déclare : « Le romancier vous apprendra (...) que *l'aile du cafard et celle du grillon sont identiques*. » (Jean-Pierre Makouta Mboukou, 1984 :9). Dans cette perspective, nous exposons les sèmes négatifs du cafard répertoriés dans quelques œuvres africaines. Ces sèmes connotatifs sont : l'angoisse, l'invasion, le sortilège, la conspiration ou le complot, la guerre et l'usurpation.

Le caractérisant « cafard » évoque une représentation de l'angoisse et de la tristesse. Dans *Tribalique*, Henri Lopes emploie l'image de cafard pour exprimer la mélancolie produite par la lecture des livres « sérieux », quand il écrit : « (...) des ouvrages sérieux qui doivent donner le cafard. » (Lopes, 2012:112). La solitude scolaire est représentée au moyen de la figure du cafard dans *Une enfant de Poto-poto* : « En proie à un cafard de collégienne, pendant plusieurs semaines, je n'ai pu poursuivre le roman que j'avais en chantier. » (Lopes, 2012 :196). D'autres écrivains africains utilisent le cafard comme sème de l'invasion ou de l'immigration anarchique. Dominique M'fouilou considère le cafard comme la métaphore de l'invasion, c'est ce qu'il déclare à travers les propos suivants : « Maintenant, je me demandais dans quelle mesure cette maison avait été réellement la nôtre ! Elle pullulait **de cafards**, de souris et d'autres petites bêtes encore qui n'avaient pas demandé la permission d'habiter là. » (M'fouilou, 1977 :106.) L'image de cafard est saisie comme une figure de l'étranger et du barbare, puisque la relation *habitation/permis* n'est pas respectée par des insectes, du fait que les cafards occupent sauvagement un espace privé et civilisé. Les humains qui occupent par force un espace ont un sème identique avec le cafard : le sème de *l'étranger/invasion*.

On reconnaît, dans les traditions africaines, que le cafard suggère le sème du sortilège. Une telle idée est développée par l'écriture d'Emmanuel Dongala, qui souligne : « si j'attrape l'un d'entre vous bande de sorciers à hanter ma demeure, qu'il soit sous forme de chouette, de hibou, de chauve-souris ou de **simple cafard**, je le tuerai, je l'écraserai comme on écrase une puce ! N'oubliez pas que je suis nganga, grand nganga... » (Dongala, 1987 :217). Dans une aire culturelle du Congo, la métaphore du cafard est souvent appréhendée comme une source métaphorique pour présenter les sortilèges du sorcier. Le rapprochement sorcier/cafard inspire une idéologie de la haine de l'autre appréhendée comme nuisible. D'autres auteurs africains associent à la métaphore du cafard deux sèmes idéologiques : le sème de l'envahissement et le sème du sortilège. On retrouve une telle opinion dans l'écriture de Boubacar Boris Diop, lorsqu'il écrit :

*Bientôt, en effet, il sentit s'agiter sur son corps nu et moite des cafards et des fourmis. Il ne pouvait même plus les voir. Ils se promenaient le long de son cou et sur sa poitrine ou son dos. Il les chassait de la main, ils s'écartaient et le laissaient en paix pendant un moment. Mais dès qu'il s'endormait, ils revenaient à la charge. N'Zo Nilcicma se rendit compte peu à peu, avec terreur, qu'il était seul et sans défense dans un milieu profondément hostile. Tous ces insectes lui semblèrent autant d'ennemis travaillant «de manière obstinée, consciente et concertée, à sa mort. (Diop, 2006 : 397)*

Bien que la métaphore du cafard suscite une croyance fondée sur la visibilité et l'omniprésence du sorcier dans l'univers nocturne, elle suggère aussi un sème de la conspiration ou du complot, cette image souvent employée par des dictateurs ou par un pouvoir tyrannique, lorsqu'il est question de salir la réputation des opposants. C'est ce que pense Ahmadou Kourouma, lorsqu'il écrit : « Les conspirés que vous tuez sans rémission, sans état d'âme, sans pitié sont les complices et les commanditaires des attentats. (...) Ce sont *des cafards*. *Les cafards s'écrasent* de tout le pied. Ceux-là vous ne les arrêtez point, ne les faites point juger : vous les liquidez directement, les émasculez immédiatement » (Kourouma, 1998 :307). En analysant une telle image, on comprend que la métaphore animalière met en relief la cruauté ou le barbarisme humain. Le cafard est une image pour représenter la dictature d'un pouvoir cruel et la persécution des opposants. Ceux-ci sont qualifiés de cafards pour suggérer le sentiment de la violence. La relation *cafard/rebelle* permet de mesurer comment certains pouvoirs africains violent le droit de vie et celui de la liberté à tous ceux qui expriment une opinion contraire à la ligne tracée par le maître absolu de la nation. On peut vérifier une telle pensée à travers la fiction du pouvoir dans l'écriture romanesque de Henri Lopes : « Qui osait mettre en cause son autorité était, séance tenante, sanctionné par la communauté qui l'écrasait comme un cafard. » (Lopes, 1982 :103).

D'autres romanciers tentent de valoriser l'image négative du cafard et de le considérer comme les merveilles de la création. Au lieu de tenir le cafard comme une métaphore du mal, John Maxwell Coetzee montre que celui-ci reste parmi les œuvres merveilleuses de la création, d'où, dans *Waiting for the barbarians ou En attendant les Barbares*, il énonce : « It occurs to me that we crush insects beneath our feet, miracles of creation too, beetles, worms, *cockroaches*, ants, in their various ways » (Coetzee, 1980 :118) » ou « Il me semble que nous écrasons les insectes sous nos pieds, *les miracles de la création* aussi, des coléoptères, des vers, *des cafards*, fourmis, dans leurs diverses manières ». En somme, le contexte africain, à travers quelques ouvrages consultés, montre que l'image du cafard reçoit une mention entièrement négative.

## 2. Métaphore du cafard, cliché discursif du génocide

La métaphore est une figure dominante de la rhétorique et elle est présente dans la langue poétique et romanesque. Ainsi, beaucoup de travaux en stylistique littéraire et en linguistique dégagent les acceptions de la métaphore (Jame, 2006), catégorisent ses structures réparties entre la cible et la source ou entre le métaphorisé et le métaphorisant (Botet, 2008). D'autres études dégagent deux approches majeures de la métaphore: les approches classiques et les approches modernes (Bordas, 2003). L'actualité scientifique de la métaphore reste selon les nombreux travaux en stylistique une figure centrale de la créativité sémantique, de l'innovation de style ou une figure des idéologies et des croyances culturelles. La métaphore fonctionne comme un cliché en raison de sa signifiante contractive, de son expressivité forte et de sa fonction appréciative liée au jugement selon le contexte géographique. Dans « Fonction du cliché dans la prose littéraire », Michael Riffaterre considère la métaphore parmi des procédés du style pour la création des clichés: « Toutes les catégories stylistiques sont susceptibles d'entrer dans des clichés » (Riffaterre, 1971 :163).

En accord avec ce qui précède, notre étude se propose d'étudier la métaphore du cafard comme un paradigme idéologique pour comprendre la discursivité du génocide dans les écrits narratifs de Scholastique Mukasonga. Cette romancière rwandaise présente, dans ses romans, *Notre- Dame du Nil et Inyenzi ou les cafards*, au moyen de la métaphore culturelle et politique du cafard, les problèmes de la région des Grands Lacs. Ceux-ci sont saisis comme la synecdoque des réalités culturelles, sociales et politique de l'Afrique entière. Aussi réalise-t-elle un tableau multicolore des mutations socioculturelles que connaît la nation rwandaise : le tableau de l'héritage colonial, le tableau des coutumes africaines, le tableau de la religion chrétienne, le tableau de la politique discriminatoire des Hutu contre les Tutsi et le tableau de l'émancipation des jeunes femmes ou de l'élite féminine. Son écriture établit également un pont de

l'intertextualité avec les œuvres littéraires de l'espace francophone. À cet égard, Mukasonga choisit un titre dialogique avec celui de Victor Hugo, *Notre Dame de Paris*. On peut supposer que la métaphore du *monstre* et la persécution raciale seraient le point commun des deux auteurs. La persécution de l'Égyptienne par le clergé dans *Notre Dame de Paris* paraît identique à la fatalité des Tutsi dans *Notre Dame du Nil*. À propos de la métaphore du monstre, Victor Hugo écrit en note les propos suivants : « L'homme est un *monstre* pour l'homme » (1831 :355). Ces propos de Victor seraient vérifiables, lorsqu'on pense au génocide juif ou rwandais, d'où aussi Scholastique Mukasonga écrit, dans la fin de son roman, la réflexion suivante : « Ce que l'on a fait à Veronica est horrible. Maintenant j'en suis certaine, il y a un *monstre* qui sommeille en chaque homme : au Rwanda, je ne sais qui l'a réveillé » (2012 :221).

Outre l'écriture de Mukasonga mise en intertextualité avec la mémoire de l'Afrique, on note également que cette romancière choisit la voie de la fiction pour diagnostiquer le langage du génocide et que ses analyses seraient une contribution à l'histoire du génocide rwandais au côté de celles réalisées par d'autres chercheurs dans le cadre historique, politique et universitaire. Bon nombre de travaux abordent l'image du génocide, la métaphore du cafard. Cette source métaphorique est identifiée à travers les propos de Koulsy Lamko, lorsqu'il déclare : « salope, cette fois-ci, plus d'éventuelles vermines, cafard, et cancrelats et serpent » (L'interdit, 2003). Outre cela, dans sa thèse, Soumare Zakaria emploie l'image de cafard comme langage du génocide :

« Au Rwanda, les idéologues hutu ont développé, de 1959 à 1994, un ensemble de théories raciales dont l'objectif étant d'endoctriner et de convaincre les populations du bien fondé du complot sinon de la nocivité des Tutsi, considérés alors comme des cafards, des serpents, etc. » (Soumare, 1994 :139).

La métaphore du cafard semble expliquer l'idéologie du génocide rwandais, lorsqu'on consulte les travaux de Jean-Pierre Chrétien, puisqu'il explique le génocide rwandais par les métaphores du cafard et du serpent en écrivant : « les Tutsi doivent reconnaître qu'ils ne sont pas des Rwandais (...), seulement des rats, des serpents, des cafards » (Chrétien, 2007 :142).

Vu l'intérêt des études sur l'image du cafard dans les travaux précédemment cités, il est nécessaire de formuler la problématique suivante : comment expliquer et contextualiser la métaphore du cafard dans l'écriture narrative de Scholastique Mukasonga ? et pourquoi la métaphore est-elle une image forte pour décrire le génocide rwandais ? Deux hypothèses peuvent apporter les raisons de l'usage de la métaphore chez les Rwandais. La première montre que la métaphore visuelle, celle du cafard suggère chez les Rwandais, le sentiment de la haine, de la répugnance, du rejet et de la nocivité de l'autre. L'usage d'un tel caractérisant reste efficace, du fait qu'il peut susciter

une adhésion et une réaction spontanées du destinataire. Cette métaphore visuelle est construite sur les données cognitives ou culturelles des Rwandais. À ce sujet, James W. Underhill écrit :

« Souvent le dégoût est sollicité par des métaphores qui nous rappellent la saleté, la pollution ou les fonctions corporelles (la défécation par exemple). Le racisme français et anglais se régale de ces formes, tristement prévisibles mais efficaces par leur capacité à solliciter une réaction forte, primaire et irréfléchie. » (2006 :310)

La seconde souligne que la métaphore contextuelle ou situationnelle touche la sensibilité du destinataire rwandais, parce qu'il connaît les sèmes du sémème « cafard », puisque la source métaphorique du cafard relève de son environnement identitaire.

En dehors de la problématique ainsi formulée, il est primordial d'appliquer une approche pragmatique pour analyser la métaphore du cafard comme élément des interactions entre l'auteur et son espace culturel ou l'interaction entre l'image et la réalité. Pour étudier la métaphore du cafard chez Scholastique Mukasonga, il est sans intérêt de préciser les enjeux d'une telle image dans le contexte de la littérature africaine, il s'agit de rappeler comment les Africains réagissent devant un cafard et comment cette métaphore représente un discours de la haine et la violence de soi envers l'autre.

### 3. Dérives scolaires et religieuses à travers la métaphore du cafard

Avant d'analyser la métaphore du cafard comme une dérive des élites lycéennes dans *Notre Dame du Nil*, il est important de se rappeler que les œuvres africaines parlent souvent de l'école comme le lieu de la modernité, de la rupture avec la tradition. Elles emploient souvent des métaphores cosmiques pour représenter l'alternance entre la tradition et le changement exotique. Par exemple, par la métaphore de l'orage, Seydou Badian dévoile les mutations familiales d'une société africaine en contact avec la civilisation européenne. C'est autour de l'héroïne Kany, personnage principal dans *sous orage*, que le problème de l'émancipation féminine, de ses droits et de sa liberté semble être inscrite parmi des débats d'une société africaine en pleines mutations culturelles et politiques. De même, dans *Notre Dame de Nil*, la question de génocide a pour le cadre l'école et les jeunes lycéennes prises comme les actrices du génocide. Au lieu d'être construite sur les principes de la raison, la conscience des lycéennes se forme par une nouvelle réalité que dicte la métaphore du cafard. Notre objectif vise à montrer que la métaphore du cafard dégage dans l'univers scolaire les dérives de l'école et de la religion chrétienne. Celle-ci reste dans plusieurs pays africains l'espace des idéologies politiques, religieuse et identitaire ou ethnique. Analysons la métaphore

du cafard dans le discours d'une lycéenne, Gloriosa, une des héroïnes de la dérive dans l'écriture de Scholastique Mukasonga. La source métaphorique, « des cafards ou des inyenzi » permet de comprendre la dérive de l'institution scolaire incapable de réprimer les comportements racistes, lorsque la romancière rapporte ceci : « *Gloriosa*, toujours en kinyarwanda, ajouta que le lycée Notre-Dame-du-Nil ne tarderait pas à suivre l'exemple des courageux militants qui s'étaient levés dans les écoles et les administrations pour débarrasser le pays des complices des Inyenzi. » (Id : 203). À la lumière de cet exemple, on note que la métaphore du cafard implique la caractérisation des Tutsi et de leur persécution dans trois espaces étatiques de la nation rwandaise : l'espace de l'école, l'univers de la religion et le lieu de l'administration. Nous examinons deux lieux liés en rapport avec la métaphore du cafard.

#### 4. Métaphore du cafard et son usage à l'église

Considérées comme habits d'emprunt, l'école et l'église sont des thèmes très problématisés dans les écrits des intellectuels africains. Ceux-ci les appréhendent comme une forme de la destruction identitaire ou comme l'introduction à la modernité. Outre cela, on remarque, dans les mutations sociopolitiques africaines, que l'école et la religion cessent d'être les lieux de la formation et du bonheur communautaires, mais un espace de la politique oppressive. Dans la narration de Scholastique Mukasonga, ces espaces du dialogue et de l'universalité reçoivent une nouvelle connotation, celle de la peur et de la mort. Employée dans les espaces de la neutralité identitaire, la métaphore du cafard traduit ici une dérive scolaire et religieuse. On comprend que l'école et l'église cessent d'être le chantre du sacré, de l'amour divin et de la formation élitaire, elles se transforment en une case de la politique partisane, de plus, l'école n'est plus le lieu de la laïcité ou de la neutralité. Au sein de l'école et de l'église, une lycéenne hutu adopte la métaphore du cafard pour tenir un discours de la division. Dans cette perspective, Mukasonga écrit : « On chuchotait que le Président avait été assassiné, que les Inyenzi avaient traversé le lac, que les Russes leur avaient donné des armes monstrueuses, qu'ils allaient tuer tout le monde, même les jeunes filles, après les avoir violées. » (Id : 188). L'école et l'église suggèrent la dérive, parce qu'elles acceptent une pensée déviante à l'encontre de leurs devoirs et normes traditionnels.

Deux figures de l'église acceptent l'emploi de la métaphore du cafard par les lycéennes hutu, il s'agit de citer *La mère supérieure* et le père Herménégilde.

« Quand je suis revenue dans la cour, c'est ce genre de discours que tenait le père Herménégilde aux militants : « Chassez ces Tutsi du lycée, mais il n'est pas nécessaire de vous salir les mains. Vous en attrapez quelques-unes et vous leur donnez de bons coups de bâton, cela leur fera passer le goût des études. Elles périront dans la

montagne, de froid, de faim, dévorées par les chiens errants et les bêtes sauvages, et celles qui survivront et réussiront à passer la frontière, elles seront obligées de vendre ce corps dont elles sont si fières au prix d'une tomate sur le marché. La honte, c'est pire que la mort. Remettons-les au jugement de Dieu. » (Id, p.218).

Les lieux de la formation de l'honnête homme sont saisis comme une synecdoque de l'État, comme un espace pour enquêter les comploteurs du pouvoir et pour véhiculer un évangile de la mort et de la haine. Les autorités religieuses n'ont pas réussi à protéger les élèves tutsi, comme le souligne l'extrait suivant :

Là comme ailleurs, sous les yeux des missionnaires qui enseignaient aux séminaristes, les élèves hutu s'étaient jetés sur leurs camarades tutsi. Régis était parvenu à s'enfuir mais il avait commis l'imprudence de suivre la grande route de Kigali. Les séminaristes hutu l'avaient rattrapé et ramené à Kabgayi. Là, ils l'avaient rasé avec des morceaux de verre et l'avait tué à coups de pierres. Tout au long de la route m'accompagnait une interminable lamentation : « Régis ! Régis ! » (p.93).

L'une des lycéennes proche de ce pouvoir tyrannique déclare : « C'est une nouvelle invasion ! À quoi aura servi la révolution sociale de nos parents si on laisse faire ? Je vais signaler cela à mon père. Mais je crois aussi qu'il faudra régler cela nous-mêmes, et, cette fois, en finir avec ces parasites. » (p.32). On identifie la métaphore du cafard à travers l'image du parasite. On comprend que l'école comme l'église véhiculent un enseignement de la négativité. C'est ce que nous lisons à partir de l'énoncé suivant : « un jour il faudra peut-être aussi s'en débarrasser, à commencer par ceux qui parasitent nos écoles et notre université (p.113). C'est au sein de l'univers religieux que les élèves hutu emploient la métaphore du cafard devant le silence du *La mère supérieure* et le père Herménégilde incapables de réprimer un discours discriminatoire. Les lycéennes hutu profanent les dogmes de l'église par un langage de la dérive et elles emploient la métaphore du cafard pour marquer l'ancrage de la discrimination ethnique dans l'univers religieux. De plus, dans le contexte de la fiction romanesque, note que les autorités de l'église n'ont pas joué le rôle d'unir les élèves hutu et les élèves tutsi. C'est ce qu'on peut découvrir dans l'énoncé suivant :

*Modesta n'était pas tout à fait hutu. Bien sûr, elle était hutu puisque son père l'était. (...) Le père, c'est ce qui compte. Mais, à cause de sa mère, on pouvait dire, et certaines ne manquaient pas de le dire, qu'elle ne l'était qu'à moitié. Il était dangereux pour elle de s'afficher avec une Tutsi. On lui dirait aussitôt : «Alors, de quel côté es-tu? Sais-tu vraiment qui tu es ? Ou alors tu es une traître, une espionne des cafards, des Inyenzi.» (Id : 88).*

Si on analyse un tel exemple, on suppose que le clergé a manqué à son devoir, celui de promouvoir l'unité, la paix, la dignité et le respect du prochain entre les lycéennes

hutu et tutsi . Par exemple, Modesta, considérée comme un élève mulâtre, devait éviter l'amitié avec une lycéenne tutsi. Dans l'écriture de Scholastique Mukasonga, on remarque que *La mère supérieure* et le père Herménégilde sont loin de prononcer une condamnation sur l'usage de la métaphore du cafard par les lycéennes hutu.

## 5. École et métaphore du cafard ou enfer de la liberté

On associe l'école à la jeunesse et à la liberté idéologique, dans la narration de Scholastique Mukasonga, elle devient une caractérisation de l'enfer. En construisant un discours sur la métaphore du cafard, les lycéennes hutu changent la signification de l'univers scolaire en une métaphore de l'enfer ou celui de l'humiliation pour les lycéennes tutsi, cette métaphore accentue la dérive de la jeunesse scolaire, parce que cette jeunesse devient les acteurs de la violence et les auxiliaires d'un pouvoir discriminatoire contre un groupe ethnique. Cette métaphore suggère l'échec de l'école saisie en tant qu'espace libertaire, puisqu'elle a pour devoir de véhiculer un discours fondé sur la paix, la tolérance culturelle, la liberté de conscience. Dans une telle condition, la métaphore discriminatoire du cafard construit chez les lycéennes tutsi comme « une conscience de génocide », ou bien encore une conscience de crime contre les droits humains ou de la personnalité de l'autre. Au moyen de la métaphore du cafard, on décèle la dérive de l'école, parce qu'il n'est plus l'univers de la liberté de conscience, mais de la peur et de la prison. Les écolières tutsi, qualifiées de cafards trouvent le lycée comme un enfer à cause de la torture et de la cruauté ou de l'injustice notoire et légalisée par un pouvoir discriminatoire. En tolérant le sentiment du laxisme, des autorités lycéennes acceptent les paroles suivantes : « Gloriosa décréta aussi que personne ne devait plus adresser la parole aux *Tutsi-Inyenzi*, qu'il fallait les empêcher de communiquer entre elles. » (Id : 207)

La métaphore du cafard est un sème de la dérive, elle est associée au mensonge contre un groupe de lycéennes tutsi :

« Gloriosa a tout manigancé pour cela : l'histoire des Inyenzi fantômes, l'attentat contre la statue, la nouvelle madone des Hutu. Tout est prêt. On n'attend plus que le rassemblement des JMR. Et ils ne vont pas venir en chantant des cantiques à la gloire de Marie, ils vont venir avec des gros bâtons, des massues, peut-être avec des machettes, pour honorer leur Notre-Dame du Nil » (Id : 204)

L'expression « l'histoire des Inyenzi fantôme » compose une métaphore de la dérive, celle-ci est employée comme marqueur du mal ou de la persécution. On constate que la métaphore du cafard devient un enseignement de mensonge pour humilier les lycéennes tutsi. À cet égard, Scholastique Mukasonga écrit : « j'ai aussi appris que les Tutsi ne

sont pas des humains : ici nous sommes des Inyenzi, des cafards, des serpents, des animaux nuisibles » (Id : 153). A travers cet énoncé, la métaphore « cafard » suggère les sèmes négatifs chez le destinataire. Celui-ci peut penser qu'il vit dans un univers saisi comme un enfer ou dans un espace sans liberté ni droit. En effet, l'auteur déclare encore : « notre lycée, vous le savez, est encore rempli de *parasites*, d'impuretés, d'*immondices* qui le rendent indigne d'accueillir la véritable Notre-Dame du Nil » (p.199). La métaphore du cafard, choisie par l'auteur parmi des sources animalière, permet de caractériser les dérives de l'école. Si celle-ci est considérée comme l'univers de l'universalité ou celui de la modernité culturelle, elle se transforme au Rwanda en espace de la sauvagerie ou celui du racisme. Par conséquent, nous avons analysé la métaphore du cafard considéré comme la dérive des jeunes lycéennes ou celle de l'école, puisque les autorités administratives du Lycée s'écartent des missions traditionnelles de l'école à savoir l'éducation, la formation de l'esprit. De plus, le même Lycée devient le lieu du génocide ou de la cruauté humaine. En somme, nous venons d'expliquer la métaphore du cafard comme un paradigme de la dérive scolaire. Cette métaphore est aussi surdéterminée pour représenter la haine d'une ethnie, celle des Tutsi appréhendée comme des cafards ou des « inyenzi ».

## 6. Militaires et métaphore du cafard pour une haine ethnique

Précédemment, la métaphore du cafard est interprétée comme une dérive scolaire. La même métaphore traduit également la haine de l'autre, celle des Tutsi. À ce sujet, les écrits romanesques de l'Afrique postindépendance construisent une fiction autour des conflits armés et de la violence ethnique. Vu l'actualité abondante de la thématique haine/conflit dans les réflexions africaines, nous pensons que l'une des originalités de Scholastique Mukasonga repose sur la reproduction des souffrances d'une ethnie persécutée et qu'elle emploie la métaphore du cafard comme une figure de la marginalité. Le thème du militaire constitue les séquences assez dominantes dans les ouvrages de Scholastique Mukasonga. On répertorie trente-quatre (34) occurrences du mot « militaire » dans *Notre Dame-du Nil* et trente-neuf (39) occurrences du même mot dans *Les Inyenzi ou les cafards*. Par la métaphore du cafard prise comme un cliché, Scholastique Mukasonga va décrire la conduite déviante de l'armée dite nationale, celle qui a l'objectif suprême de protéger les innocents et de réprimer les coupables, puisque les militaires choisissent le destin de la haine. Pour susciter cette haine ethnique, les persécuteurs ou les soldats issus de l'ethnie hutu emploient les métaphores hardies, celles tirées des sèmes négatifs de l'univers animal. Ainsi, Scholastique Mukasonga rapporte, dans *Inyenzi ou les cafards*, les propos de la haine ethnique à travers la rhétorique de la métaphore, lorsqu'elle souligne :

*Et, en effet, les soldats revinrent, ils patrouillaient partout, dans les maisons, dans la brousse. (...) Et, dans leurs yeux, nous semblait-il, nous lisions une haine implacable. Ils nous appelaient les Inyenzi - les cafards. Désormais à Nyamata, nous serions tous des Inyenzi. J'étais une Inyenzi (p.44)*

En usant de la métaphore du cafard, les militaires discréditent la dignité et l'humanisme des Tutsi. L'expression phrastique « *Ils nous appelaient les Inyenzi - les cafards* » montre que les militaires tombent sous le piège de la déviance culturelle et qu'ils se montrent incapables de protéger une population victime de la violence et de la mort gratuites. La métaphore est, pendant les guerres ethniques ou civiles, une arme de la haine et une rhétorique de la division. Les militaires exploitent les images culturelles négatives pour justifier leur crime. Ainsi, lorsqu'ils adoptent la métaphore du cafard, ils veulent légaliser les actes inhumains et barbares. Dans les scènes ordinaires, les humains considèrent le cafard comme l'agent de transmission des épidémies ou des maladies contagieuses. La présence du cafard développe souvent dans la conscience humaine le sentiment de la haine, de la violence et de la répugnance. Si les militaires génocidaires choisissent le cafard comme une métaphore ethnique ou celle de la guerre, ils veulent sans doute afficher un comportement d'innocence devant les crimes contre l'humanité. La haine ethnique transparait dans la métaphore suivante : « (...) Ceux qui ont commis ce crime, ce sont nos ennemis de toujours, les bourreaux de nos pères et de nos grands-pères, *les Inyenzi*. Ce sont des communistes, des athées. C'est le diable qui les mène » (Id, 2012 : 198.). Ici, la métaphore du cafard souligne la haine tenace, elle traduit par le sème métaphorique de l'aversion existentielle qui existe entre les chrétiens contre les communistes et les athées appréhendés comme les victimes de l'enfer. Les militaires emploient également des termes idéologiques comme « communiste » et « athées ». La métaphore du cafard suggère chez l'autre, le sentiment de l'humiliation. Cette haine ethnique génère souvent les massacres aveugles. Si on analyse la psychologie des militaires saisis comme agents et acteurs de la haine ethnique, on pense qu'ils voient l'ethnie victime comme les condamnés de l'enfer de feu. Notre écrivaine emploie la métaphore du cafard pour critiquer la haine et le barbarisme militaire contre une ethnie. Par son écriture romanesque, elle emploie l'une des figures majeures de l'Afrique contemporaine, les images métaphoriques prises comme paradigme de la haine ethnique et de la mort gratuite.

Si la métaphore, depuis Aristote jusqu'à Michel Le Guern, est analysée comme une technique de toucher, de plaire ou de créer le beau, elle devient dans la rhétorique raciste et militaire un procédé de la haine ou celui de l'injure ethnique, comme en témoignent les métaphores suivantes : « c'étaient des jeunes gens, des jeunes hommes, *des serpents, des cafards, des Inyenzi*, qu'il fallait éliminer de peur qu'ils ne deviennent dangereux » (Id, 2006 :66). Les sources métaphores « serpents » et « cafard » suscitent

chez la victime ou la cible métaphorique plusieurs sèmes négatifs : nuisible, agent des maladies, impur, dangereux. Les sèmes connotatifs évoquent certainement les sentiments de la haine, de l'autodéfense, de la destruction.

Si on accepte les métaphores négatives ou racistes comme un moyen de la haine, elles conduisent les militaires à une haine ethnique et aux actes jugés de génocidaires. C'est ce qu'évoquent les propos suivants :

« *Les militaires avaient fouillé les rares enclos encore habités par des Tutsi. Ils avaient consciencieusement éventré les greniers, brisé les cruches, questionné tous les occupants, même les enfants. En vain. Les Inyenzi avaient déjà déguerpi sans demander leur reste. « Eh bien, dit le lieutenant, deux filles courageuses ont réussi à les mettre en fuite. Dommage quand même qu'on n'en ait pas pris quelques-uns. Mais c'est une bonne opération : il faut toujours rappeler aux Tutsi qu'ils ne sont que des cafards, des Inyenzi, au Rwanda. »* (Id, 2012 :190 )

La haine des militaires contre l'ethnie tutsi est motivée par une métaphore du cafard, devenue comme un symbole de la destruction. Si les soldats emploient la métaphore « inyenzi » en langue locale avec une structure in absentia, ils veulent suggérer de vives motivations : celle de la haine que manifeste le destinataire envers sa victime et celle de l'humiliation que ressent le destinataire. Pour cela, le comble de la haine prend naissance en raison de l'emploi de la métaphore discursive comme : « : *il faut toujours rappeler aux Tutsi qu'ils ne sont que des cafards, des Inyenzi, au Rwanda* ». La métaphore du cafard suggère ici les dangers du pouvoir et de son armée, puisque les écrits romanesques francophones (Sony Labou Tansi, Ahmadou Kourouma et Henri Lopes) reproduisent la tyrannie d'un dictateur à travers les métaphores dévalorisantes. De même, la métaphore du cafard est considérée dans l'écriture de Scholastique Mukasonga comme la dérive des militaires et d'un pouvoir tyrannique, incapable d'imposer l'unité nationale ou d'instaurer les innovations pour favoriser le bonheur. Dans cette optique, l'écrivain écrit dans *Les Inyenzi ou les cafards* :

Alors le militaire a dit, et tout le village l'a entendu : « Eh bien, puisqu'il veut aller avec son père, emmenez-le aussi. Après tout, c'est un petit d'Inyenzi, c'est un petit serpent, un petit cafard. Un jour, il deviendra un grand serpent lui-même, un vrai cafard, un Inyenzi. » (Id, p.42)

Le discours des militaires, dans *Les Inyenzi ou les cafards* est lié à l'emploi de la métaphore dévalorisante. Celle-ci devient un paradigme de la haine. Ainsi, on répertorie dans les ordres des militaires l'usage de la métaphore du cafard :

Les militaires (...) nous criaient : « Les Inyenzi, baissez la tête, ne nous montrez pas votre figure et votre nez, nous ne voulons pas voir ça, surtout ne nous regardez pas en

face, approchez mais baissez la tête, rappelez-vous que vous êtes des Inyenzi. »(Id, p.84).

Par un tel exemple, on constate le mépris exprimé par des militaires hutu envers la population tutsi. Ces militaires construisent, par l'usage de la métaphore du cafard, un langage de haine et de division. L'usage de l'impératif qui structure la métaphore du cafard, montre que les militaires hutu renchérissent par le sentiment de haine traitent les Tutsi comme les esclaves. Les verbes « baissez » et « rappelez » marquent dans le contexte phrastique, une expression dualiste du couple « pouvoir/domination. Ce couple dominé/dominant est accentué par la métaphore du cafard, « inyenzi » en langue rwandaise. Au terme de notre analyse, nous pouvons retenir que la métaphore du cafard se révèle comme l'un des procédés visuels et efficaces pour produire de la haine. Employée dans le contexte de la guerre, la métaphore du cafard engendre la barbarie humaine et la victimisation innocente. Si la métaphore du cafard s'est révélée comme la genèse de la haine et en tant que critique des militaires jugés de barbaries et de sauvagerie contre une partie de la population rwandaise, elle est saisie comme une déconstruction identitaire des Tutsi ou comme un déracinement identitaire et culturel.

## **7. Métaphore du cafard ou déracinement identitaire**

Le déracinement identitaire demeure un problème majeur dans des cultures africaines et en particulier dans la société rwandaise pendant le génocide. Plusieurs travaux, depuis les tenants de la Négritude jusqu'à présent, abordent la défense contre le déracinement culturel à partir de la question axée sur la modernité occidentale et la tradition africaine. Un autre type du déracinement moderne se focalise sur l'exclusion ethnique ou politique et sur la construction des idéologies racistes. D'autres études mentionnent deux types du déracinement identitaire : le déracinement externe, celui provoqué par l'esclavage la colonisation et la mondialisation en Afrique, le déracinement interne, celui causé par les pouvoirs tribaux ou ethniques. Ainsi, Scholastique Mukasonga aborde dans son écriture le déracinement identitaire des Tutsi à partir de la métaphore du cafard. Ce peuple tutsi connaît une forme de déracinement par les acteurs religieux, par les acteurs militaires, par les acteurs administratifs, par les acteurs politiques ou étatiques. De plus, elle rappelle le déracinement identitaire de l'ethnie tutsi pendant la colonisation. Avant d'analyser pourquoi la métaphore du cafard reste au centre du déracinement culturel, il est nécessaire de signifier quelques formes de déracinement identitaire évoqué par notre romancière.

### 7.1. Cafard ou sème métaphorique de l'étranger pour un déracinement identitaire

Les sèmes suggérés par la métaphore du cafard sont composés également des sèmes connotatifs de l'étranger, du mouvement et de l'envahissement. On suppose que le concept « étranger » appartient aux sèmes de l'image « cafard ». Le sème « étranger » est perçu dans l'usage de la métaphore du cafard comme un indice du déracinement identitaire. Ce déracinement identitaire porte aussi sur les métaphores juives, égyptiennes et éthiopienne pour représenter la genèse de l'identité tutsi. À cet égard, nous pouvons expliquer les enjeux des métaphores du déracinement identitaire à partir de l'extrait choisi dans *Notre Dame de Nil* :

*Le père Pintard lui non plus ne voulait rien entendre. Il s'était lancé, toujours semble-t-il à l'adresse de Virginia, dans un interminable monologue qui tenait à la fois du sermon et de la conférence. Sans remonter à Noé, on pouvait commencer avec Moïse. Les Hébreux sortaient d'Égypte. Moïse fendait de son bâton les eaux de la mer Rouge, mais certains se trompaient de route, ils allaient vers le sud, ils arrivaient au pays de Koush, c'étaient les premiers Tutsi, ensuite il y avait la reine de Saba qui elle aussi était tutsi, elle allait rendre visite à Salomon et elle revenait chez elle avec l'enfant que lui avait fait le grand roi et son fils devenait l'empereur d'un pays où les Juifs étaient des Tutsi qui s'appelaient Falashas, et au bout de tout cela Virginia n'avait pas compris pourquoi cela devait finir au Kwanaa ou les Tutsi étaient les vrais Juifs avec les abiru qui connaissaient les secrets des mines du roi Salomon (Id, 2012 :)*

En analysant cet exemple, on répertorie trois formes du déracinement identitaire du peuple tutsi. Le déracinement identitaire repose sur les figures bibliques et historiques comme Noé, Moïse, Koush et la reine de Saba. La déconstruction identitaire des Tutsi se fait au niveau des arguments généalogiques. Cet indice a pour but d'aboutir à la conclusion selon laquelle les Tutsi sont un peuple étranger et envahisseur de la terre rwandaise. On identifie selon un tel argument raciste deux sèmes identiques avec le métaphorisant « cafard » : le sème de l'étranger et celui de l'envahisseur. Outre cela, on pense le déracinement identitaire des Tutsi à travers la métaphore juive, des missionnaires et de la conquête du monde. À ce sujet, une telle opinion mensongère est mise en relief dans l'écriture de Scholastique Mukasonga, lorsqu'elle énonce :

*Eh bien moi, je vous le dis, les Tutsi, c'est comme les Juifs, il y a même des missionnaires, comme le vieux père Pintard, qui disent que ce sont vraiment des juifs, que c'est dans la Bible. Ils ne veulent peut-être pas conquérir le monde mais ils veulent s'emparer de toute la région. Je sais qu'ils ont le projet d'un grand empire hamite, que leurs chefs se réunissent en secret, comme les Juifs. Leurs réfugiés sont partout, en Europe, en Amérique. Ils ourdissent tous les complots possibles contre notre révolution sociale. (Id., 2012 :113)*

Ce passage évoque une analogie métaphorique du cafard. Le verbe « s'emparer » est un sème identique entre les humains et les actions des cafards et il dénote les sèmes afférents de l'étranger et de l'envahisseur. Ainsi, la discoursivité du génocide se construit à l'aide des sèmes métaphoriques de l'étranger et de l'envahisseur. Les partisans du déracinement identitaire emploient la métaphore juive pour bannir des Tutsi de l'espace rwandais, pour les ôter de la nationalité rwandaise. Si on considère le présentatif de la métaphore juive, « les *Tutsi*, c'est comme les *Juifs* », selon l'argument des persécuteurs, on note que les Tutsi sont les Juifs, parce qu'ils occupent illégalement un territoire et qu'ils agissent certainement comme l'occupation des cafards. Un tel discours vise sans doute le déracinement identitaire et engendre les actes de violence conduisant peut-être au génocide considéré comme un acte suprême de la barbarie humaine. On voit que le sème métaphorique de l'étranger opposé à celui de l'autochtone serait à l'origine les conflits ethniques et politiques entre les Hutu et les Tutsi. L'exclusion de l'identité géographique appréhendée comme la guerre de la terre provoque le déracinement identitaire et la cruauté barbare. De plus, nous avons précédemment développé que le caractérisant « étranger » était un sème dominant de la métaphore du cafard et un paradigme du déracinement identitaire. Nous devons reconnaître que la déconstruction de l'identité de l'Afrique noire est souvent présentée par les images animalières. Par exemple, pendant la colonisation française en Afrique, la métaphore du singe était employée par le colon pour méconnaître toute identité et toute humanité ou civilisation au peuple noir. La métaphore du singe et celle du cafard sont les marqueurs du déracinement identitaire et culturel, d'où dans *La Chorale des mouches*, Mukala Kadima Nzunji reprend une telle image pour suggérer la question de l'exclusion identitaire face à un pouvoir tyrannique en écrivant : « Autant j'étais choqué par le sort infligé aux *hommes singes* » (2003 :167). La métaphore est appréhendée par la victime comme une expression de la déshumanisation ou celle du barbarisme.

## **7.2. Serpent, parasites et cafard, métaphores du déracinement identitaire**

Les métaphores de parasite, de serpent et du cafard constituent les isotopies du discours raciste pour souligner le déracinement identitaire. En Afrique moderne, le sentiment du déracinement identitaire de soi ou pour l'autre reste parmi les problèmes majeurs des conflits interethniques et politiques. Ainsi, pendant les conflits armés et les mutations culturelles, certains acteurs militaires et étatiques sont séduits par les métaphores animalières pour discréditer l'adversaire et pour pérenniser le pouvoir tyrannique ou pour légaliser les injustices sociales et politiques. La déconstruction ou le déracinement identitaire se construisent, à travers les discours des oppresseurs, sur les images de serpent, du cafard, du parasite ou bien d'autres images hardies. Telle est sans doute la conviction que développe Scholastique Mukasonga dans ses écrits. Ainsi,

elle fournit dans son écriture narrative plusieurs preuves pour démentir les idéologies du déracinement identitaire des Tutsi. Dans *Inyenzi ou les cafards*, Scholastique Mukasonga accepte l'identité du déracinement comme expression de l'ironie ou de la critique, lorsqu'elle déclare : « Non seulement j'étais tutsi mais j'étais une *Inyenzi*, un de *ces cafards* qu'on avait rejetés hors du Rwanda habitable, peut-être hors du genre humain » (Id, 2006 :77).

En accord de ce qui vient d'être dit, il est utile de montrer que les métaphores dévalorisantes et négatives sont les sèmes discursifs et connotatifs du déracinement identitaire. Développons trois métaphores qui sont au centre du déracinement identitaire chez le peuple tutsi : les métaphores du serpent, du cafard et du parasite. Nous savons que la métaphore du serpent représente un argument de la déconstruction identitaire. Les sèmes négatifs ou connotatifs du serpent sont valorisés pour construire une idéologie du déracinement identitaire. Le serpent est considéré, outre sa valeur totémique et religieuse dans les univers traditionnels des villages africains, comme la porte de la mort.

Qualifié de serpent, le peuple tutsi est déraciné des attributs de la spécificité humaine et de la positivité. Ce peuple persécuté se voit attribué des qualificatifs de l'univers animal et sauvage. On imagine que le déracinement identitaire se réalise par la métaphore du serpent. Ce métaphorisant dénote les sèmes de la négativité, on pense que ce peuple innocent, les Tutsi, serait incapable, aux yeux de ses persécuteurs, d'exprimer les qualités de l'humanisme : l'amour, la bonté, la liberté collective et la paix. On comprend aussi que la métaphore du serpent instaure, dans la cohabitation des ethnies tutsi et hutu, une opposition entre le paradis et l'enfer ou entre les bons et les mauvais ou bien encore entre les pacifiques et les criminels.

Outre l'image du serpent analysée en tant que symptôme du déracinement identitaire des Tutsi par les hutu au pouvoir, il est nécessaire de montrer qu'une autre métaphore « déconstructive » et culturelle est fondée sur l'utilisation du métaphorisant « parasite ». La romancière emploie dans *Notre Dame du Nil* sept occurrences du métaphorisant « parasite », à titre d'exemple, on lit : « un jour il faudra peut-être aussi s'en débarrasser, à commencer par ceux qui *parasitent* nos écoles et notre université » (Id, 2012 :113). Ce métaphorisant traduit la question du déracinement identitaire dans le monde scolaire et administratif. La même métaphore suggère une déconstruction de l'identité nationale. On comprend que l'existence des Tutsi est vécue comme un drame apocalyptique. Enfin, la métaphore du cafard explique encore le déracinement identitaire des Tutsi. L'exemple de la métaphore suivante en est révélatrice : « Nous étions des *Inyenzi*, il n'y avait qu'à nous écraser comme *des cafards*, d'un coup » (Id, 2006 :116). La métaphore du cafard représente la négation du sacré, des droits humains, de dignité et du respect et de liberté individuelle pour le peuple tutsi. Dans cette

perspective, Mongo Mboussa commente l'image du cafard comme l'exclusion identitaire et humaine, lorsqu'il écrit, à propos de l'écriture de Scholastique Mukasonga : « Dans ce livre, tout fait sens. D'abord le titre. En kinyarwanda, « inyenzi » signifie cafard. Qualificatif dont le gouvernement du président Kayibanda affublait les combattants exilés Tutsi, puis tous les Tutsi. Au terme d'une telle analyse, on comprend qu'une discursivité des métaphores animalières dévalorisantes peut devenir une rhétorique de la violence pour présenter un groupe ethnique défavorisé et discriminé par un pouvoir autoritaire.

## Conclusion

Nous avons analysé comment la métaphore du cafard était au centre de la dérive scolaire, le procès des militaires responsables de la haine ethnique et le déracinement identitaire des Tutsi. De plus, la même métaphore dégage plusieurs significations dans l'anthropologie africaine, elle est considérée comme le symbole superstitieux du sorcier, paradigme de l'étranger, de l'envahisseur. Elle connote également des sèmes de la haine, de la mort, de l'impureté et de la survie. Grâce à la métaphore du cafard, Scholastique Mukasonga a développé dans son écriture les questions majeures de l'Afrique contemporaine à savoir les conflits interethniques, les haines ethniques, la déconstruction identitaire.

## Bibliographie

- Biruta, V. 2006. « Préface », *Rwanda Idéologie de génocide et stratégie de son éradication*. Kigali. Bordas, E. 2003. *Les Chemins de la métaphore*. Paris : PUF.
- Botet, S. 2008. *Petit traité de la métaphore : un panorama des théories modernes de la métaphore*. Strasbourg : Presses Universitaires de Strasbourg.
- Coetzee, J.M. 1980. *En attendant les Barbares*. Paris: Gallimard.
- Diop, B.B. 2006. *Kaveena*. Paris : Editions Philippe Rey.
- Dongala, E.1987. *Le Feu des origines*. Paris : Albin Michel.
- Germanotta, M.A. 2010. « L'écriture de l'inaudible. Les narrations littéraires du génocide au Rwanda », *Interfrancophonie-Mélanges* : p.1-33.
- Hampaté Bâ, A. 1973. *L'Etrange destin de Wagrin*. Paris : Editions de Poche.
- Hugo, V. 2007. *Notre Dame de Paris*. Paris : Gallimard.
- James, D. 2008. *Dérives de la métaphore*. Paris : L'Harmattan.
- Karegeye, J-P. 2009. « Rwanda : littérature post-génocide, écritures itinérantes : témoignages ou engagement », *Portée*, vol.37, n°2, p.21-32.
- Kourouma, A. 1998. *En attendant le vote des bêtes sauvages*. Paris : Editions du Seuil.
- Lamko, K. 2003. « La parole des fantômes ». *L'interdit*, N,p, n.d., Web, 5 mars 2003.
- Lopes, H. 1987. *Le Pleurer-rire*. Paris : Présence Africaine.
- Lopes, H. 2012. *Tribalique. Yaounde* : Editions Clé.
- M'fouilou, D. 1977. *La Soumission*. Paris : L'Harmattan.

- Makouta Mboukou, J-P. 1984. *Les Dents du destin*. Abidjan : Les Nouvelles Editions africaines.
- Mudimbe, V.Y. 1976. *Le Bel immonde*. Paris : Présence Africaine.
- Mukala, K-N. *La Chorale des mouches*. Paris : Présence Africaine.
- Mukasonga, S. 2006. *Inyenzi ou les cafards*. Paris : Gallimard.
- Mukasonga, S. 2012. *Notre-Dame du Nil*. Paris : Gallimard
- Riffaterre, M. 1971. *Essais de stylistique structurale*, Paris, Flammarion
- Soumare, Z. *La Représentation littéraire négro-africaine du génocide rwandais de 1994*, Thèse : Université de Limoges.
- Sow, S. 2009. *Esthétique de l'horreur : le génocide rwandais dans la littérature africaine*, Thèse. Houston, Texas : Rice University.
- Tati Loutard, J-B. 2006. *Le Masque de chacal*. Paris : Présence Africaine.
- Underhill, J. 2008. « Dérives et déformation de la pensée : vision du monde et métaphore », Jame, D., (dir), *Dérives de la métaphore*. Paris : L'Harmattan.